L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 23 FEVRIER 1883.

56me Année.

Baker, Bonner & Co., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 23 FEVRIER 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition quotidienne.

Un an.....$12 00
Six mois.....6 00
Trois mois.....3 00
Un mois.....1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

Edition du Dimanche.

Un an.....$3 00

Bénéficiera deux Souscripteurs.

Edition hebdomadaire.

Un an.....$3 00
Six mois.....1 50
Quatre mois.....1 00
Trois mois.....75

Bénéficiera deux Souscripteurs.

Vendeurs à l'unité.

Par Stern & Co, dame leurs salles d'opium, bottes, souliers et bandagerie.

Par D. E. Morphy, à l'entrepôt du chemin de fer Jackson 200 balles de foin.

Foin — Foin — Foin — Voyez l'annonce d'occasion de D. E. Morphy.

M. Charles Bléton, un des rédacteurs de l'*Abeille*, est mort, hier matin, d'une fluxion de poitrine. Ses funérailles auront lieu, cette après-midi, à quatre heures et demie. Le convoi partira de sa dernière résidence, rue Craps, entre Union et François.

M. Bléton est né à Clermont, département du Puy-de-Dôme, France. Il était fils d'un officier français qui avait fait plusieurs campagnes sous le premier Empire. Elève de l'Ecole de St-Cyr, il en était sorti pour entrer dans l'armée française, mais il n'y fit pas un long service; une blessure qu'il avait reçue à la jambe, dans une chasse, l'avait forcé de quitter l'armée; ce fut plus tard, après un séjour de plusieurs années à la Nouvelle-Orléans, qu'il fallut lui faire l'amputation.

Très jeune encore, il se jeta dans la carrière du journalisme, et se rendit à Bruxelles, où il fut chargé de rédiger les articles d'économie politique.

C'est en 1848 que M. Bléton vint se fixer à la Nlle-Orléans. Il y prit part à la rédaction du *Courrier de la Louisiane*, le grand organe du parti démocrate à cette époque, dont il fut un des propriétaires. Du *Courrier*, il passa à l'*Orléanais*, puis retourna au *Courrier*, où il resta jusqu'à la chûte de ce journal. Durant les deux premières années de la guerre de sécession, et pendant l'occupation de la Nouvelle-Orléans par les fédéraux, il fit partie de la rédaction du *Courrier Français*. En cette qualité, il eut maille à partir avec le général Butler, qui supprima la feuille et mit brutalement aux arrêts le rédacteur à la jambe de bois.

Avant cette époque, comme depuis lors, il dirigea plusieurs organes hebdomadaires et quotidiens, tels que le *Dimanche* et le *Petit Journal*. En même temps, il consacrait ses loisirs au professorat; il ouvrit, avec un Louisianais distingué, une école qui obtint, quelque temps, un grand succès; mais que sa santé, toujours chancelante, le força de fermer.

Depuis la fondation de l'Athénée Louisianais, M. Bléton en a été un des membres les plus actifs, les plus assidus. L'an dernier, le gouvernement français l'avait créé officier d'académie; il en avait reçu les insignes et le brevet, signé de M. Jules Ferry, alors ministre de l'instruction publique.

Depuis deux ans, il appartenait à la rédaction de l'*Abeille*, où il s'était conquis l'estime de tous, où sa mort a provoqué de bien sincères, de bien profonds regrets.

M. Bléton était un de ces hommes chez qui les qualités du cœur dominent toujours celles de l'esprit, si développées que soient ces dernières. Il apportait dans sa profession de journaliste la loyauté et le courage du soldat. Il ne comprenait pas que l'on vint demander l'hospitalité à un pays, sans s'y attacher profondément, sans s'en faire une seconde patrie. Si français qu'il fût, M. Bléton était un vrai Louisianais, et il en a donné d'abondantes preuves pendant les 34 ou 35 ans qu'il a passés à la Nouvelle-Orléans.

Comme Français, c'était un républicain franc, loyal, sincère, mais modéré, conservateur, également ennemi des excès de la démagogie et du despotisme; et, chez lui, l'exquise délicatesse des sentiments tempérait toujours la fougue du libralisme. Cet homme intelligent s'était conquis, parmi nous, de hautes estimes; cet homme de cœur, d'ardentes amitiés; ce mutilé, des sympathies chaleureuses et attendries.

On le verra bien, ce soir, au nombreux cortège que s'empresseront de faire à ses restes tous ceux qui l'ont connu, estimé et aimé.

Au Public.

M. Herbelin, No 194, rue du Canal nous prie d'annoncer que, sur la demande qu'il en avait faite, il y a quelque temps, en France, trois personnes, versées dans l'élevage des vers à soie, viennent de lui arriver de Grenoble.

Il s'est également procuré plusieurs œufs d'œufs dont une partie est en pleine éclosion. Dès les commencements de la semaine prochaine, l'élevage se fera, *publiquement*, dans son établissement de la rue Douane, entre Bourgogne et Rempart. Des ouvrières compétentes, attachées à la manufacture, donneront des leçons aux personnes qui désireront se livrer à cette industrie.

M. Herbelin se charge aussi de faire donner des leçons à domicile aux personnes qui auraient chez elles de petites magnaneries.

Ajoutons qu'il s'est assuré, à Mandeville, la jouissance de 48 acres, en vue de la culture du mûrier et de l'élevage du ver à soie. Son intention est de les diviser en plusieurs lots qu'il distribuera à ceux qui voudraient se consacrer à l'élevage.

Nous nous contentons, aujourd'hui, de publier cet avis. Nous reviendrons, très prochainement, sur cet intéressant sujet.

C'est demain soir, samedi, 24 février, que le Club de la Démocratie Française donne son sixième banquet, à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution de 1848.

Nous remercions le dépositaire de l'invitation adressée à l'Abeille.

Nous avons reçu, hier, le "Frank Leslen Illustrated Newspaper" de la semaine qui comprend le 24 février. Nous y avons remarqué des gravures représentant les terribles inondations de l'Ouest.

Un ivrogne s'appuyait, en titubant affreusement, d'un des quatre grands mâts qui décorent et multiplient l'entrée de la place de la République, et qu'il tenait dédaigneusement, en dévisant de longues minutes.

"C'est pas étoilé!"

Et il s'éloigne avec dignité.

Les progrès industriels du Sud, sujet d'inquiétude pour le Nord.

La Nouvelle-Orléans a un tort—celui d'être fort éloignée du centre des affaires, aux Etats-Unis, de ne pas assez s'enquérir de ce qui se fait et se dit au Nord, et des sentiments qui l'animent à l'égard de notre section. Nous ne portons même pas assez notre attention sur la révolution économique qui s'opère dans les Etats du Sud, sur leur transformation en Etats industriels et manufacturiers. Le Nord s'en préoccupe bien autrement que nous; il sait d'un œil anxieux, jaloux, les progrès qui s'y manifestent, et ce n'est pas toujours avec résignation qu'il en parle.

Le fait est que notre section jouit d'une foule d'avantages naturels qu'il doit assez naturellement lui envier. Toute filature y est exempte de taxes pour une période qui varie, suivant les différents Etats, de dix à vingt ans.

Le planteur y est le voisin du fabricant; parfois les deux se confondent en une seule personne, et c'est le même capital qui subvient aux besoins de l'un et de l'autre.

La matière première se trouvant sur place, pas de coûteux frais de transport, pas de grosses assurances maritimes qui pèsent sur le producteur ou le manufacturier. Enfin, il n'est pas rare de voir la piqueurie établie dans le même enclos que la filature—autant de circonstances qui facilitent les travaux et les rendent moins dispendieux. Ajoutons que la langue de l'ouvrier, au Sud, sont moins élevés qu'au Nord,—dernier avantage, le plus important de tous, peut-être, et qui permet à nos fabriques de faire une terrible concurrence à celles de la Nouvelle-Angleterre, des Etats du Centre, et leur assure, à une époque moins éloignée qu'on ne le croit, une victoire complète.

Aussi les industriels du Nord et de l'Est commencent-ils à jeter le cri d'alarme, et la Presse qui leur sert d'organe, s'inquiète-t-elle des dangers qui les menacent. Nous avons sous les yeux des tournaux de Boston, de Philadelphie, de Pittsburgh, de New York, qui respirent le plus profond découragement. Les uns consent de détourner les Etats du Sud de la voie où ils se sont engagés avec tant de succès; les autres constatent tristement les faits et se résignent d'avance au sort fatalement réservé aux industries qui, jusqu'ici, ont enrichi leur pays.

"Le malaise continue et grandit, tous les jours, dans nos villes manufacturières de l'Est, dit le *Leader*, de Pittsburgh; nos populations en cherchent vainement la raison; elles la trouveraient bien vite, si elles songeaient à s'enquérir de ce qui se passe dans le Sud. En moins de dix-huit mois, il s'y est élevé cinquante-quatre filatures, faisant marcher plus de sept cent mille broches, et fabriquant précisément les articles communs qui trouvent, sur presque tous les marchés, le placement le plus facile; et, ce qu'il y a de plus déplorable, les produisent dans de meilleures conditions que nous et offrent leurs marchandises à plus bas prix. Il y a tels articles qu'ils livrent à quatorze sous *et demi*, et qui nous coûtent, à nous, en fabrique, dix-neuf et même vingt sous."

Nous devons citer ici une revue qui fait autorité en matière d'industrie et de commerce—l'*American Trade Journal and Grain Review*, de St-Louis: "La filature du coton, dit cette remarquable feuille, fait sûrement, et assez rapidement, son chemin dans le Sud. Le temps n'est pas loin où la Georgie, avec la magnifique puissance motrice qu'elle trouve dans ses cours d'eau, avec son travail à bon marché, avec sa matière première à portée de la main, enlèvera le sceptre de la fabrication du coton aux mains débiles de la Nouvelle-Angleterre, et forcera la Pennsylvanie à fermer ses fabriques de cotonnades."

C'est vers Atlanta, vers Macon, vers Charleston que se dirige la fabrication du coton. Dans cette grande révolution industrielle, la Nouvelle-Angleterre sera la première victime; elle le sait bien, car c'est son capital même qui, en émigrant au Sud, où l'attire l'appât du gain, lui prépare ce fatal destin.

La Pennsylvanie, elle aussi, perdra ses fabriques de cotons, mais elle y trouvera une compensation dans ses hauts fourneaux et ses manufactures de fer qui trouvent approvisionnement les populations, doublées et triplées, du Sud, auxquelles le fer fera, en effet, défaut."

Ici, nous croyons que l'*American Trade Journal and Grain Review* se trompe, et l'Alabama, avec ses riches gisements de minerai, avec ses immenses mines de charbon, pourrait bien, dans un prochain avenir, lui donner un éclatant démenti.

Nous ne pouvons, en terminant, résister au plaisir d'emprunter le remarquable passage suivant au plus grand journal de New York. Après avoir constaté des faits qui ne peuvent guère tourner à l'avantage de la section de l'Union dont il est l'avocat naturel, le *Herald*, nous devons le dire, en prend bravement son parti, et félicite le Sud de s'être jeté, avec tant d'ardeur et de succès, dans un mouvement où il doit retrouver son ancienne prospérité.

" Loin de regarder cette révolution comme un malheur pour le pays, comme un coup funeste porté aux industries manufacturières du Nord, nous devons la signaler, au contraire, comme un des plus heureux signes du temps, comme un excellent présage pour notre avenir.

Après avoir éprouvé un changement radical dans son système de travail, le Sud ne pouvait réellement plus rester simple producteur agricole. La meilleure preuvé de son énergique détermination de reconquérir, dans de nouvelles conditions économiques, la place importante qu'il avait jadis sur les marchés du monde, ce sont ses efforts pour transformer les riches produits de ses récoltes annuelles en articles manufacturés. Il peut momentanément en résulter de graves inconvénients pour les centres manufacturiers du Nord; mais le pays, en général, ne peut que bénéficier de ces créations industrielles, dans le Sud, et des nouvelles sources de richesse qui s'y développent.

La Provincial Correspondenz (Allemagne) se prononce en faveur de l'adoption du projet de loi Wedel-Malchow tendant à frapper d'un impôt les opérations de Bourse:

"Il est juste, dit-elle, de faire participer aux charges de l'Etat l'établissement public qui dispose de la richesse nationale et qui concentre dans ses mains toutes les grandes transactions commerciales et industrielles de l'Allemagne, tout en prenant, en outre, une vive part aux transactions concernant les pays de l'ancien et du nouveau monde. En théorie, tout le monde est d'accord sur l'équité de ce projet de loi. Il est temps de passer à la pratique."

Un barbier malade avait coupé, en le rasant, M. de la Motte, évêque d'Auxerre; il en mourait après avoir mis son cahier. M. de la Motte, voyant le sang couler sur son visage, le fit rappeler, et, lui mettant dans la main une nouvelle pièce de monnaie: "Tenez, lui dit-il, je ne vous avais payé que pour la barbe, voilà pour la saignée." Le barbier s'excusait en disant qu'il avait rencontré un hautain: "O'est cela, reprit l'évêque, vous n'avez pas voulu qu'il restât aucun hautain."

Un barbier malade, qui se pousse à son appel.

THEATRE DE L'OPERA.

Bénéfice de M. Tournié—Clôture de la saison.

Le bénéfice de M. Tournié a répondu à l'attente de tous ceux qui apprécient son talent et qui voulaient que cette solide comptât parmi ses meilleure souvenirs. Il en sera ainsi, car l'accueil a été chaleureux, et pendant toute la représentation les bravos l'ont accompagné, mieux que l'orchestre par parenthèse.

Hélas! en décontant ce dernier, en suivant certaines ensembles, nous faisions, malgré nous, de la prosopopée, nous duplicions l'ombre de Meyerbeer, et il nous semblait que cette ombre ne reconnaissait guère l'une de ses quatre créations, splendide entre toutes, *le Prophète*. Ah! c'est que l'on ne traduit pas, même à peu près, une œuvre de cette portée sans y consacrer de longues, longues études, et évidemment celles-là ont manqué à cette reprise.

Le bénéficiaire et Mme Bernardi ont sans doute interprété certaines pages de la redoutable partition avec talent, mais, nous le redisons, l'ensemble de l'opéra a été des plus faibles.

Notre intention, à une heure aussi avancée surtout, n'est point d'écrire le compte-rendu de cette soirée; nous n'avons pris la plume que pour féliciter M. Tournié de ses manifestations sans nombre qui, au moment du départ, lui ont témoigné une fois de plus, qu'on comprend ici les artistes qui, comme lui, ont le culte de l'art pur, et veulent avant tout chanter, dans la vraie acception du mot, c'est-à-dire s'adresser au cœur, lui transmettre toutes les sensations qui doivent naître d'une situation donnée et intelligemment traduite.

Ce témoignage si flatteur s'est produit bien sous la forme la plus charmante, fleurs, couronnes, cadeaux sans nombre, et quelques uns de grand prix, telle est la splendide moisson qu'a recueillie le bénéficiaire, avec une recette qui, si nous en jugeons bien, est la plus riche de la saison.

Nous l'en félicitons cordialement.

Ce matin *La Mascotte*, à la demande d'un grand nombre d'habitués, et ce soir, pour la clôture définitive, *L'Africaine*

SAISON 1882-84.

Nous rappelons aux abonnés de l'Opéra que M. Défosses les convoque à une conférence qui aura lieu ce soir, dans la salle du Club du Théâtre, entre le 1er et le 2me acte de l'*Africaine*, c'est à dire vers 9 heures.

Le but de cette conférence est de préparer la saison théâtrale de 1883 84.

M. Défosses veut une fois de plus tenter la fortune et puisqu'elle aime les audacieux, dit le vers latin, elle lui sera peut-être enfin favorable.

Il est à désirer que les abonnés se portent tous à ce rendez vous afin qu'on puisse arriver sans retard à une solution. En matière d'engagements lyriques surtout, il importe de prendre les devants chez les correspondants de Paris.

Qui sait tardivement risque de ne plus avoir que le rebut, des fonds de magasin, des *rossignols* (sans voix ceux-là) dont personne n'a voulu.

L. P. C.

Académie de Musique.—Vous n'avez plus, que trois occasions d'entendre *Hazet Kirby*, ce soir, et demain en matinée et en soirée. L'ouvrage est bien connu, mais l'interprète du principal rôle l'est moins. Or, c'est une charmante connaissance à faire que celle de Mlle Bijou Heron. Allez vérifier le fait vous même, et, à coup sûr, vous ne nous démentirez pas.

Theatre St-Charles. — *M'Liss* n'a rien à envier à *Zara*, la pièce a obtenu du succès et a servi à faire apprécier une fois de plus la valeur de Mlle Annie Pixley qui est soutenue par des artistes connaissant les planches. *M'Liss* sera répété ce soir.

Grand Opera House.—Ce soir, nouvelle représentation de *Uncle Tom's Cabin* avec des acteurs dont on s'accorde à dire beaucoup de bien et tout un chœur de chanteurs psalmodiant des hymnes dans un camp meeting.

Faranta—Nous vous engageons à visiter le pavillon qui vient de s'ouvrir au coin des rues Bourbon et Orléans. Il y a là un spectacle varié, amusant, qui pourra vous faire passer gaiement deux ou trois heures: équilibristes, acrobates, danseurs, chanteurs, &c., &c. Entrée 10 cents. Voir l'annonce.

Les morts prématurées.

Le premier cri qui alla retenti partout, lorsqu'éclata la nouvelle de la mort de M. Gambetta, a été celui-ci:

"Mourir si jeune!"

A ce propos un journal anglais se demandait s'il n'était pas préférable pour sa gloire que sa carrière se soit brisée avant qu'il n'ait atteint son apogée.

Qui sait?

Ceux qui sont aimés des dieux meurent jeunes, disaient les anciens.

Depuis Moïse, qui ne vit pas la Terre promise, jusqu'à Cavour, qui ne vit pas l'unification italienne, les morts prématurées des grands artisans des œuvres humaines n'ont pas empêché ces œuvres de s'accomplir.

" Nel ne meurt avant son heure, dit Montaigne. Où que votre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas dans l'espace, elle est dans l'usage; tel a vécu longtemps qui a peu vécu."

Ceux qui ont pour sollicitude, inclination ou métier d'examiner et d'apprécier les événements de ce monde peuvent s'attendre à voir se poser cette question, presque au jour le jour: "Si Gambetta n'était pas mort?..."

Ils le poseront certainement eux-mêmes, comme au début de ce siècle, il était de tradition de retourner cette devinette, comme on retourne des cartes pour faire une réussite.

" Si Hoche n'était pas mort.

S'il n'était pas mort, il serait peut-être devenu due de ceci ou prince de cela, dans l'état-major de Bonaparte.

Sans insister d'avance sur ce côté philosophique du grand événement qui reste, nécessairement, et restera quelque temps encore, l'objet de l'attention du monde, il nous a paru intéressant de rechercher dans le passé quelques noms d'hommes illustres morts jeunes et dont les contemporains ont pu croire que leur mort prématurée pourrait faire tort à leur gloire.

Laissons de côté les hommes de guerre comme Alexandre qui mourut à propos et Pompée qui mourut trop tard. Cherchons dans le monde des artistes, peintres, écrivains, musiciens....

Nous trouvons:

Bellini, l'auteur de la "Norme", de la "Somnambule" et des "Puritains", mort dans sa 30e année;

Bichat, un des noms les plus glorieux de la médecine, mort à 30 ans;

Adrien Brouwer, notre grand peintre anversois, mort à 32 ans;

Antoine Carracho, le maître bolonais, mort à 35 ans;

Chatterton, l'illustre écrivain anglais, mort à 18 ans;

Florian, le fabuliste, mort à 39 ans;

Géricault, le peintre à qui nous devons le "Naufrage de la Méduse," mort à 33 ans;

Deux autres peintres, Lantara et Leseur, succombent le premier à 33 ans, le second à 38;

Malfilâtre et Milleveye sont morts à 34 ans;

L'illustre Mozart n'en avait pas 36 quand il mourut;

Pie de la Mirandole en avait 31; Raphael, 37; Watteau, 37; Vauvenargues, 32.

Ce dernier a écrit cette phrase qui peut servir de conclusion à cette rapide statistique et que M. Léon Gambetta semblait avoir prise, sinon pour devise, du moins pour règle de conduite:

"Pour faire de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir."

Le revue de détail dans la chambrée.

—Fusilier Pitou, dit le sergent, que voire moustache est dégoûtant.

—Mon sergent, j'ai pourtant rudement frotté le cuir avec du cirage.

—Alors que vous avez dû manvais cirage!

—Sergent, je ne suis pas dedans....

—Que si, fusilier Pitou, que vous y êtes pour deux jours!

Le comble de l'adresse pour une pécheresse.

Faire monter le pouce à ses appas.

THEATRE DE L'OPERA.

Bénéfice de M. Tournié—Clôture de la saison.

Le bénéfice de M. Tournié a répondu à l'attente de tous ceux qui apprécient son talent et qui voulaient que cette solide comptât parmi ses meilleure souvenirs. Il en sera ainsi, car l'accueil a été chaleureux, et pendant toute la représentation les bravos l'ont accompagné, mieux que l'orchestre par parenthèse.

Hélas! en décontant ce dernier, en suivant certaines ensembles, nous faisions, malgré nous, de la prosopopée, nous dupliquions l'ombre de Meyerbeer, et il nous semblait que cette ombre ne reconnaissait guère l'une de ses quatre créations, splendide entre toutes, *le Prophète*. Ah! c'est que l'on ne traduit pas, même à peu près, une œuvre de cette portée sans y consacrer de longues, longues études, et évidemment celles-là ont manqué à cette reprise.

Le bénéficiaire et Mme Bernardi ont sans doute interprété certaines pages de la redoutable partition avec talent, mais, nous le redisons, l'ensemble de l'opéra a été des plus faibles.

Notre intention, à une heure aussi avancée surtout, n'est point d'écrire le compte-rendu de cette soirée; nous n'avons pris la plume que pour féliciter M. Tournié de ses manifestations sans nombre qui, au moment du départ, lui ont témoigné une fois de plus, qu'on comprend ici les artistes qui, comme lui, ont le culte de l'art pur, et veulent avant tout chanter, dans la vraie acception du mot, c'est-à-dire s'adresser au cœur, lui transmettre toutes les sensations qui doivent naître d'une situation donnée et intelligemment traduite.

Ce témoignage si flatteur s'est produit bien sous la forme la plus charmante, fleurs, couronnes, cadeaux sans nombre, et quelques uns de grand prix, telle est la splendide moisson qu'a recueillie le bénéficiaire, avec une recette qui, si nous en jugeons bien, est la plus riche de la saison.

Nous l'en félicitons cordialement.

Ce matin *La Mascotte*, à la demande d'un grand nombre d'habitués, et ce soir, pour la clôture définitive, *L'Africaine*

SAISON 1882-84.

Nous rappelons aux abonnés de l'Opéra que M. Défosses les convoque à une conférence qui aura lieu ce soir, dans la salle du Club du Théâtre, entre le 1er et le 2me acte de l'*Africaine*, c'est à dire vers 9 heures.

Le but de cette conférence est de préparer la saison théâtrale de 1883 84.

M. Défosses veut une fois de plus tenter la fortune et puisqu'elle aime les audacieux, dit le vers latin, elle lui sera peut-être enfin favorable.

Il est à désirer que les abonnés se portent tous à ce rendez vous afin qu'on puisse arriver sans retard à une solution. En matière d'engagements lyriques surtout, il importe de prendre les devants chez les correspondants de Paris.

Qui sait tardivement risque de ne plus avoir que le rebut, des fonds de magasin, des *rossignols* (sans voix ceux-là) dont personne n'a voulu.

L. P. C.

Académie de Musique.—Vous n'avez plus, que trois occasions d'entendre *Hazet Kirby*, ce soir, et demain en matinée et en soirée. L'ouvrage est bien connu, mais l'interprète du principal rôle l'est moins. Or, c'est une charmante connaissance à faire que celle de Mlle Bijou Heron. Allez vérifier le fait vous même, et, à coup sûr, vous ne nous démentirez pas.

Theatre St-Charles. — *M'Liss* n'a rien à envier à *Zara*, la pièce a obtenu du succès et a servi à faire apprécier une fois de plus la valeur de Mlle Annie Pixley qui est soutenue par des artistes connaissant les planches. *M'Liss* sera répété ce soir.

Grand Opera House.—Ce soir, nouvelle représentation de *Uncle Tom's Cabin* avec des acteurs dont on s'accorde à dire beaucoup de bien et tout un chœur de chanteurs psalmodiant des hymnes dans un camp meeting.

Faranta—Nous vous engageons à visiter le pavillon qui vient de s'ouvrir au coin des rues Bourbon et Orléans. Il y a là un spectacle varié, amusant, qui pourra vous faire passer gaiement deux ou trois heures: équilibristes, acrobates, danseurs, chanteurs, &c., &c. Entrée 10 cents. Voir l'annonce.

Les morts prématurées.

Le premier cri qui alla retenti partout, lorsqu'éclata la nouvelle de la mort de M. Gambetta, a été celui-ci:

"Mourir si jeune!"

A ce propos un journal anglais se demandait s'il n'était pas préférable pour sa gloire que sa carrière se soit brisée avant qu'il n'ait atteint son apogée.

Qui sait?

Ceux qui sont aimés des dieux meurent jeunes, disaient les anciens.

Depuis Moïse, qui ne vit pas la Terre promise, jusqu'à Cavour, qui ne vit pas l'unification italienne, les morts prématurées des grands artisans des œuvres humaines n'ont pas empêché ces œuvres de s'accomplir.

" Nel ne meurt avant son heure, dit Montaigne. Où que votre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas dans l'espace, elle est dans l'usage; tel a vécu longtemps qui a peu vécu."

Ceux qui ont pour sollicitude, inclination ou métier d'examiner et d'apprécier les événements de ce monde peuvent s'attendre à voir se poser cette question, presque au jour le jour: "Si Gambetta n'était pas mort?..."

Ils le poseront certainement eux-mêmes, comme au début de ce siècle, il était de tradition de retourner cette devinette, comme on retourne des cartes pour faire une réussite.

" Si Hoche n'était pas mort.

S'il n'était pas mort, il serait peut-être devenu due de ceci ou prince de cela, dans l'état-major de Bonaparte.

Sans insister d'avance sur ce côté philosophique du grand événement qui reste, nécessairement, et restera quelque temps encore, l'objet de l'attention du monde, il nous a paru intéressant de rechercher dans le passé quelques noms d'hommes illustres morts jeunes et dont les contemporains ont pu croire que leur mort prématurée pourrait faire tort à leur gloire.

Laissons de côté les hommes de guerre comme Alexandre qui mourut à propos et Pompée qui mourut trop tard. Cherchons dans le monde des artistes, peintres, écrivains, musiciens....

Nous trouvons:

Bellini, l'auteur de la "Norme", de la "Somnambule" et des "Puritains", mort dans sa 30e année;

Bichat, un des noms les plus glorieux de la médecine, mort à 30 ans;

Adrien Brouwer, notre grand peintre anversois, mort à 32 ans;

Antoine Carracho, le maître bolonais, mort à 35 ans;

Chatterton, l'illustre écrivain anglais, mort à 18 ans;

Florian, le fabuliste, mort à 39 ans;

Géricault, le peintre à qui nous devons le "Naufrage de la Méduse," mort à 33 ans;

Deux autres peintres, Lantara et Leseur, succombent le premier à 33 ans, le second à 38;

Malfilâtre et Milleveye sont morts à 34 ans;

L'illustre Mozart n'en avait pas 36 quand il mourut;

Pie de la Mirandole en avait 31; Raphael, 37; Watteau, 37; Vauvenargues, 32.

Ce dernier a écrit cette phrase qui peut servir de conclusion à cette rapide statistique et que M. Léon Gambetta semblait avoir prise, sinon pour devise, du moins pour règle de conduite:

"Pour faire de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir."

Le revue de détail dans la chambrée.

—Fusilier Pitou, dit le sergent, que voire moustache est dégoûtant.

—Mon sergent, j'ai pourtant rudement frotté le cuir avec du cirage.

—Alors que vous avez dû manvais cirage!

—Sergent, je ne suis pas dedans....

—Que si, fusilier Pitou, que vous y êtes pour deux jours!

Le comble de l'adresse pour une pécheresse.

Faire monter le pouce à ses appas.

La Pionnier de l'Assomption, Lne., du 17 février:

Dans la nuit de vendredi il s'est fait une transformation subite de température. Au temps printanier, qui régnait depuis quelques jours, a succédé un froid vif et perçant qui a fait craindre pour les potagers et les vergers. Heureusement qu'il n'y a eu que du vent, pas de gelées ni de glace. On en a été quitte pour la peur. Les légumes se portent encore bien et les arbres fruitiers continuant à porter orgueilleusement leurs fruits. Pendant ce changement de temps, il a tombé d'assez fortes averses qui n'ont rien gâté; au contraire, la terre avait soif et la charrue avait de la peine à ouvrir ses flancs. Tout est donc pour le mieux pour nos planteurs.

—Nos précédents articles, que nous croyons être d'accord avec l'intérêt public et l'intérêt de notre communauté, puisqu'ils traitent certaines questions et certains problèmes à l'ordre du jour, n'ont pas été désapprouvés par nos lecteurs. Et nous devons constater que la question des *Unions Centrales*, ici comme ailleurs, gagne du terrain. Nos planteurs, en face d'un tarif modifié et d'un traité de commerce proclamant à peu près le principe du libre-échange, qui serait, faute d'intelligence et d'énergie, mortel à notre industrie sucrière, comprennent tous la nécessité d'une fabrication supérieure. C'est la qualité, désormais, qui doit sortir de nos sucreries. Organisons-nous donc en conséquences. Ordonnons, si c'est le moyen, la compagnie à cet égard. Et n'oublions point que l'association est un principe de force, de garantie et de justice. Mais, en restant du arrière, en arrivant à l'heure des attardés, nous aurions perdu du temps et de l'argent. Et ce serait une perte sérieuse.

Information scientifique.

Dans ce siècle de progrès on est toujours à la recherche de quelque chose de nouveau, soit dans le domaine de l'industrie pratique, ou dans le domaine bien plus élevé de la science. Vingt savants ont fait des expériences multipliées pour s'assurer de la valeur certaine, d'un médicament nouvellement découvert, le "Betteryl-que", et l'on déclaré que c'est un remède souverain pour le Rhumatisme, la Goutte et la Névralgie,—le plus efficace qui ait jamais existé. Le remède est infaillible dans tous les cas.

On mande, de Vienne, à la *Gazette de Cologne*:

Il est probable que M. Giers est parti de Vienne fort satisfait de son séjour. A l'attitude des hommes d'Etat autrichiens auxquels il a eu affaire, le ministre russe a pu s'apercevoir que l'Autriche est bien plus disposée à conclure une alliance avec la Russie qu'à combattre cette puissance. M. Giers a pu remarquer particulièrement que l'on se soucie de moins en moins de la possession de l'Orient à Vienne, et qu'on n'y ferait pas de trop grandes difficultés, si la Russie jugeait à propos de rouvrir cette question.

M. Giers connaît maintenant les opinions des hommes d'Etat autrichiens, et l'on verra bientôt, à la politique que va suivre la Russie, l'influence de son pourparlers.

Les journaux officieux de Vienne vont répéter sur tous les tons que l'amitié de l'Autriche pour la Russie n'altère en rien l'alliance allemande. Mais "qui s'excuse s'accuse."

Le Courrier du Soir:

Les Nouvelles-Hébrides.—M. Higginson, le grand industriel néo-calédonien auquel on doit la récente prise de possession, par une compagnie de colons et de commerçants français, des Nouvelles-Hébrides, ce riche groupe d'îles qui relie la Nouvelle-Calédonie à nos possessions de l'extrême Orient, et auquel le percement de l'isthme de Panama donnera une importance considérable, va arriver dans quelques jours à Paris.

Le but du voyage de M. Higginson est de décider enfin le gouvernement à planter officiellement le drapeau français aux Nouvelles-Hébrides.

Nous espérons qu'il lui sera fait bon accueil et que l'on n'hésitera pas à reconnaître cette nouvelle conquête pacifique qui, en augmentant nos possessions coloniales, ouvrira un nouveau débouché à nos exportations et nous fournira en retour un grand nombre de matières premières dont nous étions tributaires jusqu'alors des Anglais.

Dans la dernière séance de la Société des agriculteurs de France, M. Bordet, ancien député, a lu un rapport qui précise les souffrances et les vœux de l'agriculture en général.

En premier lieu, dit M. Bordet, l'agriculture n'a pas le même crédit que l'industrie. Il n'agit ici du crédit agricole proprement dit. Il y a un projet pendant à cet égard devant le Sénat.

Il est à désirer que la solution aboutisse. Toujours est-il que le commerçant peut engager des marchandises et se procurer un crédit qui est refusé à l'agriculteur par la loi, puisqu'il ne peut constituer aucun gage sur ses récoltes.

2e point. L'agriculture paye plus que sa part dans les charges publiques. Cela se réfère à la question des dégrèvements. On lui a promis à l'agriculture; on ne les a encore jamais réalisés.

3e point. L'agriculture paye l'impôt, même quand elle ne donne pas de revenu. Ceci vise le cas des terres non louées et incultes, auxquelles on fait payer l'impôt tout de même. Et cependant on exonère l'usine qui ne trouve pas de locataires.

4e point. L'agriculture n'a pas l'égalité devant la douane. Ceci se réfère à la question des traités de commerce et de la législation douanière. De ce chef, l'agriculture n'a pas obtenu satisfaction. Elle paye des droits élevés sur les articles industriels, et de son côté elle n'est protégée par aucun droit sérieusement protecteur ou même purement et simplement.

5e point. L'agriculture paye à elle seule les trois quarts des prestations. L'industrie en paye extrêmement peu. Il en est de même des valeurs mobilières. Elles n'en payent presque pas non plus.

C'est une raison de plus pour que l'agriculture reçoive les dégrèvements auxquels elle a droit.

En résumé ce rapport émet le vœu qu'il soit apporté par les pouvoirs publics, à la législation, des modifications ayant pour effet de supprimer les inégalités de traitement dont souffre l'agriculture.

Ces conclusions, écoutées avec attention, ont été sans discussion votées à l'unanimité.

Nous lisons dans l'*Italie*:

M. Lablanc, le nouveau directeur de l'école française d'archéologie et d'histoire, est arrivé à Rome.

Le savant archéologue français, auquel son principal ouvrage, l'*Epigraphie chrétienne de la Gaule*, a assuré une célébrité européenne, trouvera dans notre ville l'accueil le plus sympathique.

M. Hafner Altenack vient de publier des renseignements intéressants sur l'éclairage électrique des rues de Berlin. Nous en extrayons les détails suivants:

"Leipziger Strasse et Postdamer Plats sont respectivement éclairées par 25 et 11 lampes différentielles Siemens, placées à 75 mètres les unes des autres, et à 5m50 au-dessus du sol. Les dynamos, qui leur fournit l'électricité, comprend quatre machines Otto-Langen, qui agissent séparément et commandent chacune une dynamo. Chaque dynamo alimente un circuit de 12 lampes. Pune d'entre elles étant gardée de réserve, ainsi qu'un moteur Otto. Les conducteurs électriques sont souterrains et le circuit est entièrement métallique.

"Les prix de cet éclairage et ceux du gaz sont indiqués par les chiffres suivants de M. Hafner Altenack:

"0,32 mare avec les brûleurs généraux de Fritz Siemens de 120 bougies; 0,48 mare avec les brûleurs Lacarrière de 105 bougies; 0,48 mare avec les brûleurs à 3 flammes de 105 bougies; 0,38 mare avec les lampes électriques.

"Ces prix s'appliquent à des surfaces égales; mais les quantités de lumière obtenues sont bien différentes. Les lampes Siemens donnent 800 bougies; les brûleurs à gaz n'en produisent que 300 et 315."

Un souvenir.

En 1848, on discutait la loi d'exil contre les princes d'Orléans. Le général Cavaignac prit la parole et après avoir rappelé sa conduite à Alger, lorsque le duc d'Aumale lui remit le pouvoir, il ajouta:

—Plus tard, en devenant ministre, j'eus la curiosité de vérifier les archives du ministère pour connaître les notes que le duc d'Aumale avait fournies sur moi, et je trouvai ceci: "Donner de l'avancement à ce général, malgré ses opinions."

Nouvelles Télégraphiques.

Paris, 18 février.—Le vote du Sénat sur le projet de loi Barbey a été sévèrement commenté dans les couloirs de la chambre. Plusieurs députés ont annoncé qu'ils présenteront une proposition invitant le président à expulser tous les prétendants en vertu du droit qu'il possède d'exercer la haute police de l'Etat.

Bayreuth, 18—A l'occasion des funérailles de Wagner, les villes de Munich et de Bayreuth sont en deuil. Les magasins sont fermés. Des députations de toutes les parties du pays sont arrivées à Bayreuth pour assister aux obsèques, qui seront de la nature la plus simple.

La veuve de Wagner était tellement accablée à l'arrivée du train à Bayreuth qu'on a dû l'aider à descendre du train. Une garde de 27 citoyens a veillé le cercueil pendant la nuit.

Rome, 18 février—La municipalité a placé dans la maison que Samuel Morse habitait en 1830 des tablettes destinées à conserver en mémoire. Le syndic a fait savoir au ministre américain que l'inauguration des tablettes sera ajournée jusqu'à ce que l'on connaisse les désirs de la colonie américaine au sujet de la cérémonie.

Londres, 18 février—Goode, l'homme qui a tenté d'assassiner la reine en 1837, est mort dans un asile de Broadmoor.

Vienne, 18 février—Un incendie s'est déclaré cet après-midi au nouveau théâtre d'Ait-Arad, Hongrie, et brûlait encore ce soir. Le chef machiniste a sauté d'une fenêtre dans la rue et s'est grièvement blessé.

Les grandes manœuvres seront exécutées par l'armée française